

ginons qu'un brave homme, inégal de caractère, à la fois bon et emporté, incapable de conquérir une femme, vivant d'une vie moyenne, et nous laissant rarement soupçonner la grandeur d'une œuvre qui n'a besoin d'aucun appui épistolaire pour immortaliser son auteur.

Cependant il fallait, d'après cette correspondance, des souvenirs ou des notes de contemporains et quelques autres documents, écrire une *Vie de Beethoven*, et comme le compositeur était exceptionnel, sa vie devait l'être aussi. De là ce lyrisme, ce grossissement des moindres faits, des moindres mots, cette biographie de plus en plus romancée, répandue à des milliers et des milliers d'exemplaires, morcelée dans des myriades d'articles ou de chroniques, qui ont fini par faire perdre de vue la musique au profit de la légende, par rallier d'innombrables incompréhensifs qui, sans le truchement de textes enthousiastes, n'eussent jamais considéré que l'*Héroïque* pouvait être admirable et se seraient d'ailleurs bien gardés d'aller l'entendre. Ainsi, par un choc en retour heureux pour la musique, celle-ci bénéficie du roman que les écrivains ont tissé autour de cette vie d'artiste qu'on a voulu faire aussi extraordinaire que l'œuvre.

Nous ne jetons pas la pierre aux hommes de lettres, plus ou moins musiciens, qui n'ont fait que se plier à une sorte de déformation professionnelle, que suivre leur penchant à s'abandonner sans contrôle à l'exagération des mots, et somme toute pour une bonne cause. Mais nous signalons dès à présent ce qu'il peut y avoir d'artificiel dans un engouement collectif qui résulte d'une suggestion littéraire bien plus que de la perception directe et exclusive de la musique. Reste donc à se placer au point de vue rationnel et à savoir précisément comment cette œuvre, isolée de son panégyrique, résisterait à l'usure du temps, et quels seraient les éléments, les mécanismes de cette résistance.

(A suivre.)

Armand MACHABEY.

L'article sur la musique électrique que nous avons publié le 4 juin nous a valu maints commentaires et bien des renseignements nouveaux.

Ainsi, une lettre fort instructive nous apprend que la maison Foetisch frères de Lausanne a acheté, pour la Suisse, les brevets Givelet-Coupleux concernant l'Orgue des Ondes. Elle ne se contenta pas de fabriquer les instruments d'après les principes indiqués, mais apporta en outre des modifications (notamment à l'alimentation) qui constitueraient, nous dit-on, des améliorations remarquables.

N'ayant pas encore entendu l'instrument dans sa nouvelle forme, nous ne pouvons juger de sa qualité. Toutefois, il nous semble utile de signaler que l'encombrement est encore plus réduit, et que, jusqu'ici, sept de ces orgues sans tuyaux ont été montés.

C'est là une nouvelle preuve de l'intérêt manifesté aux instruments radio-électriques.

A. H.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encarté dans ce numéro : *Les Gladiateurs*, de René RABEY.

Le Théâtre et la Musique à l'Exposition

CONCERTS

Orchestre Symphonique de Stockholm (12 et 13 juin). — Grâce à l'Exposition, les figures musicales des plus divers pays se succèdent sur l'estrade du Théâtre des Champs-Élysées, enfin restitué à la vie. Après la Roumanie, voici la Suède, et, sous la direction de M. Nils Grevillius, premier maître de chapelle à la Cour et premier chef d'orchestre à l'Opéra royal, l'Orchestre Symphonique de Stockholm. C'est un ensemble instrumental très discipliné et fervent; et pour les deux festivals lui étaient adjoints des solistes remarquables, les chanteurs Joël Berglund et Jussi Björling, et le pianiste Sven Brandel.

En de tels cas, et devant des noms pour nous encore trop peu connus, le premier sentiment qui doive, me semble-t-il, s'éveiller en nous est celui-ci : Une personnalité inattendue va-t-elle soudain nous apparaître; et de ce pays qui, pour trop peu de temps, vient vers nous, quelque puissance de renouveau? Où trouvait-on ici quelque chose de cette sorte? Était-ce dans les fragments d'opéra de Kurt Atterberg, *Fanal* ou *Härvard*? Mais ils étaient trop dociles à des exemples étrangers. Ou bien était-ce en des poèmes symphoniques de Natanael Berg ou d'Oskar Lindberg, ou dans les symphonies, classiques, romantiques ou modernisantes d'Eric Westberg, d'Hugo Alfvén ou de Wilhelm Stenhamman, ou dans le *Concerto en si mineur*, pour piano, d'Adolf Wiklund? Mais de nouveau la même objection se présentait. On retrouvait cette même application à rivaliser avec des modèles venus d'ailleurs. Plus de liberté se révélait dans les chants d'August Söduman et d'Hugo Alfvén, inspirés des légendes populaires. Mais surtout il y eut l'Ouverture du *Concert n° 2* de Lans Erik-Larson et les deux mouvements détachés de la *Sinfonia espressiva* de Gosta Nystroem, avec le dialogue haletant, harcelé des violons et du reste de l'orchestre, les alternances de solitude éperdue et de fusion avec l'« Océan sonore ». Il y a en une telle œuvre plus que des indications et des promesses. Un authentique tempérament musical, indéniablement, est là.

Claude ALTOMONT.

Concert symphonique de Musique française (8 juin). — Programme de haute qualité. Quels dons singuliers et prenants éclatent dans ces deux *Psaumes* de douleur et de gloire composés à Rome par la toujours regrettée Lili Boulanger! Décidément, la mort fait bon marché du génie, car c'est bien sa magnifique présence que l'on respire partout dans les deux pièces grandioses pour soli, chœur, orchestre et orgue qu'a dirigées pour nous M^{lle} Nadia Boulanger, qui bat le temps et donne la nuance avec les gestes d'une figure de Giotto ou de Signorelli : « Du fond de l'abîme je t'invoque, Seigneur », et encore : « La terre appartient à l'Éternel, et tout ce qui s'y trouve... ». On reste émerveillé de tant de précoce grandeur, de tant de lyrisme natif, soutenu, aisé, de la richesse du message contenu en ce jeune cœur que les dieux mystérieux ont arrêté d'un doigt négligent sur la courbe ascendante de son ardeur et de sa foi. Les deux *Psaumes* de Lili Boulanger bénéficiaient d'une interprétation excellente, groupant M^{mes} Fiszal, de Polignac, I. Kedroff, L. Rauh, MM. H. Cuenod et Conrad, sans oublier, à l'orgue, M. Maurice Duruflé.

D'inspiration élevée est apparue également la *Jeanne d'Arc* de M. Maurice Jaubert, sorte de récitation lyrique et épique pour voix de soprano et orchestre. L'œuvre, qui emprunte ses paroles au texte magnifique de Péguy, est divisée en trois parties : Domrémy, les Batailles, Rouen; le cycle entier de la vie héroïque et merveilleuse. La symphonie, claire et comme translucide, laisse venir à nous tous les mots de l'insigne poème, de la naïve et sublime psal-